

Campagne d’Egypte et de Syrie contre les Turcs (1914-1919)
Source : Bloud et Gay, Editeurs – Transcription intégrale : Pierre COGNY AOR66 - 2016

CAMPAGNE D’EGYPTE ET DE SYRIE

Contre les Turcs (1914-1918)

Par

Le GENERAL BOURELLY

BLOUD ET GAY, Editeurs

Paris-Barcelone-Dublin

« PAGES ACTUELLES »
1914-1919

GENERAL BOURELLY

**CAMPAGNE D'EGYPTE ET DE SYRIE
CONTRE LES TURCS (1914-1918)**

Role du Contingent Français
Coopération Arabe

BLOUD ET GAY

Editeurs

PARIS
3, rue Garancière

BARCELONE
Calle del Bruch, 35

1919

P R E F A C E

Préparée dans les derniers mois de 1914 et inaugurée par les troupes britanniques au commencement de 1915, la campagne d’Égypte et de Syrie se termina le 31 octobre 1918, date de la mise en vigueur de l’armistice demandé par les Turcs et qui consumma, avec l’écrasement de leurs armées, la ruine de la domination ottomane sur la Syrie.

Dans cette campagne où un contingent français concourut, d’une manière brillante, à la victoire remportée par le général Allenby à l’ouest du Jourdain, et où plusieurs détachements de troupes indigènes françaises partis des abords du golfe de Suez secondèrent efficacement l’action des troupes britanniques en opérant entre le Jourdain et la voie ferrée du Hedjaz, les Alliés trouvèrent en face d’eux le général allemand Liman von Sanders associé aux opérations turques et un assez grand nombre de combattants austro-allemands.

La relation suivante des événements de guerre a principalement pour base les communiqués du haut commandement anglais et les renseignements fournis par des officiers ayant pris part à l’expédition. Elle est accompagnée d’observations sur les opérations à titre de commentaires et de données succinctes sur la topographie, la situation économique, les ressources et les traits les plus marquants de l’histoire des régions et des localités occupées.

Puisse cette étude donner une idée de la vaste contrée qui s’étend de la Méditerranée au désert d’Arabie et du désert du Sinäi à la région d’Alep confinant à celle de l’Euphrate, et contribuer à faciliter l’adoption définitive d’une solution logique de la question syrienne envisagée sous ses différents aspects et dans toutes ses conséquences et, avant tout, conforme aux vœux des populations.

Le désert du SINAI ; les Turcs projettent de le traverser.

Soixante-dix ans après que Bonaparte, maître de la vallée du Nil, eût renoncé à se frayer, à travers la Syrie, un passage vers l'Orient, l'Égypte était dotée, grâce à l'initiative française, d'un canal maritime joignant Port-Saïd à Suez et la faisant communiquer par la Mer Rouge avec l'Océan Indien. Depuis, à l'influence de la France, a succédé celle de la Grande-Bretagne.

La protection anglaise ne devait pas mettre le territoire égyptien à l'abri d'une invasion ottomane. Au commencement de 1914, les Turcs, entrés en aveugles volontaires dans l'alliance de l'Allemagne, s'apprétaient à ressaisir la proie qu'ils avaient laissé échapper en acceptant pour vassal le sultan d'Égypte.

Comme on pouvait le prévoir, le canal de Suez fut un des premiers objectifs des Turcs. Il fallait pour l'atteindre, traverser l'immensité désertique du Sinaï, franchissable par deux routes caravanières seulement : l'une au Nord partant de Rafa(ou Raphia) sur la frontière syro-égyptienne, longeant la côte méditerranéenne à faible distance, la plus courte (265 kil.), la plus fréquentée et aboutissant sur le canal à El-Kantara, entre Ismaïlia et Suez ; l'autre au Sud, partant d'Akaba sur le golfe de Suez et débouchant à Suez. Les noms de Raphia et d'El-Harish, localités situées sur la première de ces routes, rappellent deux étapes du voyage de la Sainte-Famille fuyant en Égypte.

Le long de la première route, la plupart des puits, d'ailleurs en petit nombre, avaient été comblés ou détruits par le génie anglo-égyptien ; fussent-ils restés intacts que tout renouvellement de provision d'eau était impossible sur un parcours de 115 kil. Néanmoins, au début de novembre 1914, on envisageait à Constantinople, la traversée de ces terres désolées comme ne comportant pas de délai d'exécution. Dans le courant de novembre, le rassemblement des troupes turques du côté de la frontière égyptienne était à peine commencé.

II

L'offensive turque est brisée sur le canal de Suez.

Le délabrement des troupes turques et les autres vices inhérents à l'organisation militaire de la Turquie, joints à l'imprévoyance et au manque d'ordre dans la préparation de la guerre contre les Alliés devaient faire de l'expédition d'Égypte la plus pitoyable des aventures. Les officiers allemands eux-mêmes, associés à l'entreprise pour la direction des opérations, ne craignaient pas de la désapprouver. Enfin, l'aide que la Porte avait espéré trouver dans la propagande allemande pour susciter aux Anglais d'insurmontables embarras en soulevant contre eux le monde mahométan, lui faisait complètement défaut.

L'armée turque (environ 12.000 hommes) commandée par Djemal Pacha effectue péniblement sa concentration en novembre et décembre 1914. Ses principaux points de

rassemblement sont : à l'Est de la frontière égyptienne, dans le sud de la Palestine, Bir-es-Seba, et à l'Ouest, au débouché du torrent d'Égypte, El-Arish. Le gros des troupes se met en marche dans la plaine sablonneuse du nord du désert du Sinaï ; quelques contingents s'engagent dans la zone montagneuse du Sud, sur la route d'Akaba à Suez. Le premier contact des patrouilles turques et des reconnaissances anglo-égyptiennes a lieu dans la région de Katia.

Du 30 janvier au 4 février 1915, l'offensive des Turcs sur le canal de Suez subit de sérieux échecs à El-Kantara, El-Ferdan, Ismaïlia et Toussoum. L'emploi qu'ils ont fait de la *surprise* comme moyen tactique, à l'exemple des Allemands et peut-être par leurs avis, n'a pas eu les heureux effets sur lesquels ils comptaient ; c'est ainsi qu'une tentative de passage du canal à l'aide de pontons et de radeaux est restée infructueuse. Le large et profond fossé constitué par le canal (sa largeur minima est de 70 mètres) et les solides défenses organisées sur les rives défiaient, d'ailleurs, tout succès décisif des assaillants. Le croiseur anglais *Hardinge* et deux navires français, le garde-côte *Requin* et le croiseur *d'Entrecasteaux* ont participé à l'action. A aucun moment, le transit sur le canal n'a été interrompu. Sur un effectif de 12.000 hommes environ, l'ennemi en a eu plus de 3.000 hors de combat. Le Caire a reçu de nombreux prisonniers ; pendant quelques jours, des nuées de corbeaux se sont abattues sur le terrain aux abords du canal.

Le décousu de l'offensive et le tir défectueux de l'artillerie n'ont pas peu contribué à la défaite turque. Le 6 février, l'armée de Djemal Pacha battait en retraite pour regagner dans le plus misérable état, à travers le désert sinaïtique, le sud de la Palestine.

Les Anglais mirent à profit l'interruption des opérations causée par les chaleurs en établissant quelques défenses dans la région qui sépare le désert des abords du canal de Suez. Ils se trouvèrent ainsi en mesure de s'opposer, à la fin de juillet, à un retour offensif des Turcs ; ceux-ci furent battus du 4 au 11 Août, à Ar-Romana, Katia et Bir-el-Aba. De nouveau interrompue, la campagne ne reprit qu'à la fin de décembre 1916.

III

La marche sur Jérusalem.

Deux fois refoulés, à dix-huit mois de distance, du désert du Sinaï, les Turcs se maintenaient à El-Arish. L'occupation par surprise et la mise en complète déroute, à Magdaba, d'une forte colonne ennemie, contraignirent les contingents turcs du sud de la Palestine à se replier dans la direction de Gaza et de Bir-es-Seba. Au commencement de 1917, Rafa, près de la côte, tombait aux mains des Anglais. Les opérations actives furent complètement suspendues ensuite jusqu'en automne.

Dès que se rouvrit la campagne, le général Allenby, commandant en chef l'armée anglaise, s'empara de Bir-es-Seba (31 octobre) et de Gaza (6 novembre).

L'oued Chellala, qui débouche dans la mer à 8 km au sud de Gaza, forme de nombreux ouadi ayant leur source au sud de la Judée et dans les montagnes au sud de la Mer Morte ; la cuvette où ces ouadi se réunissent aux abords de Bir-es-Seba, n'est autre que l'emplacement

du « puits des lions » bien connu des caravaniers. C'est ce « point d'eau » exceptionnel que les Turcs ont choisi pour base stratégique d'opérations ; déjà, avant la guerre, ils avaient commencé à l'améliorer : un chemin de fer stratégique partant de Bir-es-Seba remonte vers le Nord pour s'embrancher sur la voie ferrée Jaffa-Jérusalem ; un autre tronçon de voie stratégique part de cette dernière ligne à Lydia et aboutit à Naplouse. D'autre part, une voie ferrée partant de Naplouse pour s'embrancher sur la ligne Haïfa-Deraa, et cette dernière étant elle-même reliée aux lignes aboutissant à Beyrouth, Damas et Alep, Bir-es-Seba se trouve être le point de départ de la communication par voie ferrée qui traverse la Syrie du Sud au Nord.

Gaza (4.500 habitants, en majorité musulmans) est séparée de la mer (4 km) par des dunes ; son port n'offrant pas d'abri, les vapeurs mouillent au large. A elles seules, la situation de Gaza sur la route côtière des caravanes et sa communication directe avec Bir-es-Seba, donnent à cette ville une certaine importance stratégique que l'histoire a confirmée ; elle a servi de base d'opérations aux armées égyptiennes en marche vers l'Asie et tous les conquérants y ont passé. Alexandre l'a assiégée et y a été blessé ; Pompée l'a enlevée aux juifs, les Arabes l'ont prise en 634, les Croisés y ont construit une citadelle, enfin Bonaparte s'en est emparé. Tandis que la possession de Bir-es-Saba, en fermant aux Turcs l'accès du plateau de Judée, ouvrait la route de Jérusalem aux Anglais et rendait possible leur jonction avec les troupes arabes du roi du Hedjaz, la prise de Gaza les mettait à l'abri d'un mouvement tournant par le littoral.

De Gaza, le général Allenby, sans s'inquiéter des contingents turcs attardés au sud de la Palestine, se porte vivement sur Jaffa et il s'en empare. La ville, située au nord de la plaine des Philistins, compte (vieille ville et quartiers neufs) 45.000 habitants, en majorité musulmans. Sa rade, assez spacieuse, mais peu profonde, est fermée par des brisants au milieu desquels s'ouvre une passe. Jaffa a un commerce actif d'exportation (oranges) et possède une école et un hôpital français et des colonies américaine et allemande ; elle est reliée à Jérusalem par un chemin de fer à voie étroite. Fortifiée par les Croisés, elle a été visitée par le roi Louis IX. Bonaparte s'y est arrêté avant d'assiéger St-Jean d'Acre.

Après avoir refoulé l'ennemi à 15 kil. de Jaffa vers le nord, les troupes britanniques se rabattent vers le S.E. et le chassent des positions qu'il tient sur les voies aboutissant à Jérusalem ; enfin, elles entrent à Hébron. Cette ville (22.000 habitants) est bâtie sur un plateau élevé de près de 1.000 mètres au-dessus de la mer, à l'origine de la vallée du Khalil. Dès lors, la Ville Sainte est complètement encerclée et isolée.

IV

L'entrée à Jérusalem

La fusillade crépite encore au fond des ravins et des gorges rocheuses qui entaillent le sol autour de Jérusalem, et les mitrailleuses turques postées sur le Mont des Oliviers continuent à faire rage, lorsque le maire de la ville se présente (9 décembre), précédé d'un drapeau blanc, aux avant-postes anglais ; aussitôt, des pourparlers s'engagent au Grand Quartier Général en vue de la reddition de la ville ; on décide que les troupes anglaises entreront officiellement le 11 décembre.

Le commandement en chef de l'armée britannique veut que cette entrée ait lieu sans apparat ; ni drapeaux, ni salves d'artillerie, ni musiques militaires, ni cloches ne l'accompagneront. Déjà, il a évité à la Ville Sainte les horreurs du bombardement. Chaque parcelle du sol qu'il va fouler évoque, il le sait bien, la vie et la mort du Fils de Dieu parmi les hommes ; il sait aussi que, sur cette terre sacrée moins encore que sur toute autre, il n'est pas le véritable vainqueur.

Jérusalem compte 70.000 habitants, dont 45.000 juifs, 15.000 chrétiens et 10.000 musulmans. Elle est située entre les ravins du Cédron et du Hinnon. Ses rues étroites et tortueuses s'enfoncent dans l'amoncellement des maisons. Les remparts qui l'entourent sur une périphérie de quatre kilomètres ont douze mètres de hauteur et sont percés de huit portes. Plus de la moitié de la population habite les faubourgs. Jérusalem renferme, on le sait, des églises, des établissements religieux et hospitaliers et des écoles en nombre considérable. La ville est reliée à Jaffa par un chemin de fer à voie étroite qui a été partiellement coupé par les Allemands pendant la guerre.

Dès le matin du 11, dans les faubourgs, les femmes et les jeunes filles jettent des fleurs et des palmes sur la route que le général Allenby doit suivre. Quand il arrive, à midi, à la porte de Jaffa (ou porte d'Hébron), voisine de la brèche pratiquée dans les remparts pour le passage de Guillaume II lors de sa visite en 1898, il y est reçu par le gouverneur militaire et la garde d'honneur composée d'hommes appartenant aux contingents alliés. Là se trouvent rassemblées des troupes représentant l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, le pays de Galles, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les Indes, ainsi que des détachements des contingents français et italien.

Le cortège, précédé du général Burton nommé gouverneur de la ville, s'engage, à pied dans le quartier de Sion, ayant à sa tête le général Allenby avec le colonel de Piépape commandant le contingent français à sa droite, et le lieutenant-colonel d'Agostino commandant le contingent italien à sa gauche ; il est suivi de M. Georges Picot, Haut commissaire du gouvernement français, et des attachés militaires de France, d'Italie et des Etats-Unis. La foule où se confondent des sujets de toutes nationalités, se presse dans les rues ; terrasses et balcons sont garnis de spectateurs.

A la hauteur de l'antique tour de David (tour romaine reconstruite au XVI^e siècle par les Ottomans), la proclamation du général Allenby est lue à la population, d'abord en anglais, par un officier, ensuite en français, en italien, en grec, en russe, en arabe et en hébreu : les habitants sont invités à reprendre en sécurité leurs travaux habituels. Le cortège se dirige ensuite par la rue de Sion vers le square des casernes, où le général Allenby reçoit le maire, les notables, le gouverneur, les délégués des associations religieuses, le mufti, quelques personnalités des différentes églises et les gardiens des mosquées d'Omar et d'Akéa.

La cérémonie se termine par un défilé des troupes dans le quartier de Sion.

Défaite des Turcs à la bataille de Rafat

Le sort de la domination turque en Syrie déjà compromise par la perte de Jérusalem, allait être mis en jeu d'une manière encore plus grave par les opérations qui suivirent l'occupation de la Ville Sainte.

Au début de 1918, les Anglais réalisèrent quelques progrès ; la campagne fut ensuite suspendue jusqu'en août.

Le 18 septembre, l'armée d'Allenby était établie en face des trois armées turques commandées par le général Liman von Sanders sur une ligne partant d'Arsouf sur la côte, passant à Rafat puis au nord de Jéricho et aboutissant sur le Jourdain au confluent de l'oued Nimzin.

L'attaque générale dirigée contre les Turcs le 19 septembre et à laquelle participait le contingent français commandé par le colonel Piépape, partit de la ligne précédente sur un front de 25 kilomètres entre la mer et la ville de Rafat. Non seulement la résistance de l'ennemi fut brisée partout, mais ses défenses organisées suivant les méthodes allemandes furent enfoncées sur un front de 25 kilomètres et sur une profondeur qui atteignit 8 kilomètres en certains points.

Là-dessus, l'infanterie anglaise opéra un mouvement de conversion vers l'Est tandis que la cavalerie, après s'être portée rapidement vers le Nord, se rabattait aussi vers l'Est. Enveloppée et pressée de toutes parts, acculée au Jourdain, l'armée turque s'offrait à tous les coups sans pouvoir y répondre.

Du 20 au 24 septembre s'acheva la déroute des Turcs rigoureusement poursuivis par la cavalerie ; les bâtiments de guerre des alliés y avaient concouru en balayant de leurs feux les colonnes ennemies en marche sur le littoral. L'armée turco-allemande avait perdu, en plus des tués, 45.000 hommes faits prisonniers, 265 canons et un matériel considérable ; des armées dont elle se composait —deux— celles qui avaient été engagées à l'Ouest du Jourdain, n'existaient plus pour ainsi dire ; la troisième opérant à l'Est du Jourdain, déjà privée d'une partie de ses communications avec le Nord était menacée d'être coupée des autres ; ces derniers résultats étaient dus à la coopération des troupes franco-arabes du roi du Hedjaz.

Les vainqueurs étaient maîtres de Naplouse, Nazareth, Haïfa et Saint-Jean d'Acre. Naplouse rappelle par son nom ancien (Sichem) la conversion de la Samaritaine. La ville s'élève au fond d'une vallée que fertilisent des sources abondantes et reliée à Jérusalem par une voie ferrée s'embranchant à Lydda sur celle de Jaffa à Jérusalem. A la bataille de Rafat, la cavalerie française entra la première à Naplouse, sabre au clair. Nazareth, où la Sainte-Famille a séjourné jusqu'au baptême de Jésus-Christ, reçoit la visite de nombreux pèlerins. La ville (15.000 habitants dont 7.000 à 8.000 chrétiens) est le centre le plus important de la Galilée ; elle est située au pied du Nebi-Saïn. En 1099, les Croisés s'en emparèrent. Le général Junot, un des lieutenants de Bonaparte à l'armée d'Egypte, l'occupa en 1799 ; dans la même région,

Bonaparte mit en déroute les Turcs au Mont-Tabor. A la bataille de Rafat, il s'en fallut de peu que le général Liman von Sanders ne fut fait prisonnier avec sa garde aux abords de Nazareth.

Haïfa (25.000 habitants dont la moitié est musulmane) au sud de la baie de Saint-Jean d'Acre, au pied de la montagne du Carmel, est relié à Damas par la voie ferrée qui rejoint à Deraa la ligne du Hedjaz. Sa rade, assez bien abritée, mais insuffisante comme profondeur, ne répond plus aux exigences de son commerce devenu très actif ; les grands vapeurs mouillent au large ; le débarcadère établi en 1898 pour recevoir Guillaume II, est aujourd'hui comblé. Haïfa possède plusieurs églises et hôpitaux, une colonie allemande assez importante est établie à l'ouest de la ville.

St-Jean d'Acre (12.000 habitants dont 3.000 chrétiens) l'ancienne Ptolémaïs, est située sur une pointe rocheuse qui lui sert d'abri. Les gros vapeurs que son port insuffisamment profond ne peut recevoir mouillent dans un chenal aménagé à l'ouest de la ville. St-Jean d'Acre partage avec Haïfa le commerce des produits agricoles et industriels de la Galilée ; les caravanes du Hauran y ont aussi un débouché. Les noms de Guy de Lusignan, de Philippe-Auguste et de Richard-Cœur-de-Lion ont illustré sous les croisades le siège de cette ville. Bonaparte essuya en 1799 sous ses remparts un échec qui aurait été funeste à tout autre qu'au vainqueur des pyramides.

VI

Rôle du contingent français dans l'offensive du 19 septembre Diversions franco-arabe sur la ligne ferrée du Hedjaz.

Le rôle du détachement français dans l'offensive du 19 septembre mérite d'être particulièrement signalé. Ce détachement, encadré exclusivement par des officiers français, comptait à l'effectif un peu plus de 3.000 hommes. Son front, relié à droite à la 10^e division anglaise et à gauche à la 54^e division (63^e brigade) s'étendait de l'Est à l'Ouest entre Rafat (y compris ce village situé au S.O. du mont Arafat) et les abords d'Umbrella-Hill qui en était distant de 6 kilomètres environ. Au début de la bataille, l'armée anglaise s'était servie, en quelque sorte, de ce front comme pivot pour opérer une conversion vers le Nord-Est.

L'ordre de bataille était le suivant : 1^e : à Rafat, un escadron de cavalerie algérienne à pied et un groupe (plus d'une compagnie) de Syriens, soit en tout 300 à 400 hommes et 4 sections de mitrailleuses ; 2^e au centre, un bataillon de la Légion d'Orient composé en majeure partie d'Arméniens, soit 800 à 900 hommes et 4 sections de mitrailleuses ; 3^e à gauche, 2 bataillons de tirailleurs algériens, soit 800 à 900 hommes et 8 sections de mitrailleuses. Le nombre total des fusils en ligne était d'environ 2.500. Un bataillon de la Légion d'Orient et 2 sections de mitrailleuses étaient en réserve. Trois batteries françaises et quelques batteries anglaises devaient appuyer l'attaque.

Le terrain sur lequel allait s'engager l'action est très accidenté ; les pierres et les rochers qui le couvrent et les cuvettes à flancs abrupts qui s'ouvrent au-dessus des torrents à sec, le rendent difficilement praticable, même pour l'infanterie.

Le 19 septembre, entre minuit et une heure du matin, les troupes d'assaut descendent des crêtes où sont établies les lignes de résistance (tranchées et fils de fer barbelés) et vont se tapir en silence dans le Ouadi-Ikba, en contrebas des positions turques. A 4h30, l'artillerie anglaise ouvre un feu violent sur les lignes ennemies, tandis que crépite sur tout le front un feu de mousqueterie, jusqu'à 5h15, heure de l'assaut.

Il est 6 heures : en quelques minutes les tirailleurs algériens couronnent l'importante hauteur des Trois-Buissons (Three-Bushes) situées à 4 kilomètres à l'ouest de l'Ararat, puis traversant le Ouadi-Ayun, escaladent le Scurry-Hill en liaison avec l'infanterie anglaise et prennent position sur cette dernière hauteur suivant la direction N.O.-- S.E. face à la lisière ouest du village de Zawieh qui constituait le deuxième objectif de l'attaque.

Au centre, le bataillon de la Légion d'Orient, après avoir franchi le Ouadi-Ayun dans la direction de Zawieh, est pris de flanc par les mitrailleuses allemandes non détruites qui ont défendu l'Ararat ; il est contraint de se replier dans les escarpements du Ouadi ; les troupes s'y retranchent et reçoivent des renforts. Cependant, vers 18 heures 30, l'artillerie ennemie dont le feu avait semblé faiblir depuis quelques heures, reprend soudainement pendant une heure environ, accompagnée de rafales de mitrailleuses comme pour une préparation de contre-attaque mais, en réalité pour masquer un brusque départ qui a lieu dans la nuit. Le lendemain 20 septembre, vers 4h30, un certain nombre d'habitants des villages abandonnés par les Turcs, viennent se présenter aux avant-postes français du Ouadi-Ayun et annoncent la fuite de l'ennemi.

L'ordre est aussitôt donné d'avancer vers le village de Zawich au nord duquel les Anglais se trouvent depuis les premières heures de la nuit, et d'occuper la position de l'Arafat complètement évacuée par les Allemands. Le détachement français ne devant pas continuer la poursuite entreprise par les troupes anglaises, reçoit l'ordre de camper sur place ; il ne quitte le champ de bataille que trois heures plus tard pour se disposer à monter vers Beyrouth.

L'offensive de l'armée anglaise en Palestine a été secondée par les opérations hardies de trois détachements français faisant partie de la mission militaire d'Egypte commandée par le colonel Brémond et le commandant Cousse et partis des abords de la Mer Rouge (Yambo, El-Ouedj et Akaba). Leur but était : pour le premier d'encercler Médine avec l'aide des troupes chérifiennes dirigées par l'émir Ali ; pour le second, de couper les communications de la voie ferrée Damas-Médine et de rallier les tribus à la cause du Khalife de la Mecque ; pour le troisième, de couper les communications au sud immédiat et au nord de Maan et autour de Deraa, pour empêcher les débris des armées turques de se retirer vers Damas.

Ce troisième détachement composé d'une batterie de 65 de montagne, un peloton de mitrailleuses, deux équipes de fusils mitrailleurs et une équipe du génie, est appelé à jouer pendant la période de l'offensive anglaise un rôle de premier ordre, sous le commandement du capitaine Pisani. Le nom de cet officier est prononcé ici pour la première fois, mais qui ne se souvient des éminents services que son extrême bravoure a rendus à la colonie française, lors des émeutes de Fez, avant la guerre ? Le détachement est adjoint à une colonne commandée par le colonel Noury-Bey, chef d'état-major des troupes chérifiennes et du colonel Joïn,

auxquels sont adjoints le colonel Lawrence et le major Jung, et dans laquelle entrent également quatre compagnies chérifiennes avec mitrailleuses, un détachement anglais de 65 égyptiens et gurkas et quatre autos-mitrailleuses.

Cette colonne s'organise en août à Abou-Lessal à 90 kilomètres d'Akaba et en part le 1^{er} septembre avec mission de se rendre à travers le désert pour le 12 septembre à El-Asrag, point d'eau situé à 80 kilomètres à l'est de la voie ferrée du Hedjaz, à hauteur d'Es-Salt. Là elle reçoit les instructions du général Allenby qui la prévient qu'une attaque générale en Palestine est fixée au 18 et lui demande de porter ses efforts de destruction sur la voie ferrée vers Deraa. Le 16, la colonne campe à Um Taya ; le lendemain, elle attaque la voie à 8 kilomètres au nord de Deraa, la franchit et la détruit sur une grande longueur, malgré la défense d'un poste ennemi et les tirs répétés d'avions turcs. Puis, par une marche rapide, un détachement commandé par le capitaine Pisani se porte à l'ouest de Deraa sur Mezerib ; la gare est prise, le matériel ennemi incendié, de nombreux Turcs sont capturés. Le reste de la colonne ayant rejoint le détachement le 18 au matin, celle-ci se dirige sur Necib (16 kil. au sud de Deraa) dont la gare a été déjà bombardée par l'artillerie du détachement, y fait sauter un pont important, et retourne à Um Taya pour attendre le résultat de l'offensive anglaise. Le 20, un avion du Grand Quartier Général britannique annonce la victoire de Rafat et donne comme instruction à la colonne de surveiller une partie de l'armée ennemie et de l'empêcher de se retirer par la voie ferrée. Dans ce but, elle opère du 20 au 25, tantôt au nord, tantôt au sud de Deraa, une série de raids de destruction.

Le 27, elle est avertie par les cavaliers du Hauran que l'ennemi en déroute recule vers Damas et abandonne Deraa ; en passant à Tafas, les Turcs se portent à de telles violences sur les populations que celles-ci demandent du secours. Un détachement composé de deux compagnies chérifiennes, de la batterie de 65 et du peloton de mitrailleuses secondé par les Bédouins se porte rapidement sur Taffas et attaque trois fortes colonnes ennemies, débris des trois armées, les contraignant à changer de route et capturant 2.000 prisonniers.

Le 28, elle entre à Deraa en même temps qu'une brigade anglaise : là finit son rôle spécial.

VII

Du Lac de Tibériade à Damas

Le 25 septembre, les troupes britanniques occupaient une ligne partant de St-Jean d'Acre, passant par Tibériade et le sud du lac de ce nom et atteignant le Jourdain à Jir-Méjamie : elles continuent à l'ouest du Jourdain, leur marche en avant. Les tronçons de l'armée turque restés à l'est du Jourdain sont vigoureusement traqués ; le nombre des prisonniers augmente sans cesse et dépasse 50.000.

Dès lors, la manœuvre du général Allenby pour s'emparer de Damas, apparaît clairement : il tournera le sud du massif du Liban par la trouée de Galilée, c'est-à-dire par la vallée débouchant à Caïpha et par celles, opposées, qui la prolongent au sud du lac de Tibériade, sur les deux rives du Jourdain.

Le 26, les Anglais occupent Tibériade et plusieurs autres points situés sur les rives du lac. Du 27 au 28, l'ennemi est chassé des régions au nord et au sud-est du lac, et l'armée britannique opère sa jonction avec les Arabes du roi du Hedjaz près de Deraa. Cette ville, située près de l'oued Zédi, compte un millier d'habitants. Le 29, la cavalerie anglaise poursuit sa marche vers le nord ; le 30, les troupes britanniques et l'armée arabe opérant de concert prennent position au nord de Damas vers le Nord-Ouest et le Sud. La capitale syrienne, qui ne peut recevoir de secours du côté du désert auquel elle est adossée, est donc privée de toute communication dans les autres directions.

Le 30, dans la nuit, la division montée australienne entre dans Damas où aucune défense n'a été préparée. Le 1^{er} octobre, les troupes britanniques et une partie de l'armée arabe commandée par l'émir Faïçal fils du roi du Hedjaz, occupent la ville ; 7.000 soldats turcs sont faits prisonniers.

A la lisière du désert de Syrie, au pied de la chaîne de montagnes de l'Anti-Liban et en face même de la coupure qui la sépare du massif du Hermon (massif de 2.750 mètres d'altitude, très riche en sources) s'ouvre la vaste plaine où, dans le resplendissement de cette lumière de l'Orient dont le soleil de nos climats n'est que le pâle reflet, Damas dresse les blancs minarets de ses 250 mosquées au-dessus de ses toits en terrasse et de l'oasis des jardins ombragés des rives de la Barrada.

Damas doit à son site enchanteur d'avoir été placée par la légende dans le Paradis terrestre ; pour les poètes de l'Orient, elle est la « perle du désert ». La domination turque y a succédé à celle des Arabes au commencement du XVI^e siècle. Avant la guerre de 1914, la ville comptait, avec ses faubourgs du Nord et du Sud, près de 300.000 habitants, dont les trois quarts musulmans. Bien que déchue de son ancienne prospérité, elle reste le centre industriel et commercial (étoffes de soie et coton, peaux, cuirs, laines) le plus important de la Syrie. La plaine qui s'étend du Nord au Sud est cultivée en céréales.

Les rues étroites et tortueuses de la partie de Damas enfermée entre d'anciens remparts, ne se prêtaient pas à une entrée triomphale des troupes victorieuses du général Allenby. Peut-être aussi une halte dans la marche aurait-elle privé l'armée de Syrie de coopérer efficacement au dénouement de la guerre générale préparée par les brillants succès des armées alliées sur le front occidental.

VIII

L'occupation de Beyrouth, de Zahle dans le Liban et de Tripoli. Situation désespérée de l'armée turque.

Les troupes britanniques ayant dépassé Damas se portent vers le Nord et le Nord-Ouest. L'ennemi, partout en retraite, évacue la zone côtière. Le 6 octobre, la cavalerie anglaise, après avoir traversé la plaine de la Beka, prend possession de Zahle et de Bayak. Le 7, les navires de guerre anglais et ceux de la division navale française commandée par l'amiral Varney

entrent dans le port de Beyrouth aux acclamations de joie des habitants ; le lendemain, les troupes britanniques pénètrent dans la ville. Dès le 7, Saïda a été occupée.

Rayak a une gare stratégique commune à la ligne Beyrouth-Damas et à la ligne Rayak-Homs ; elle est pourvue de dépôts de charbon, d'ateliers, de magasins, de pont tournant, de remises pour machines et de quais militaires.

Zahle (15.000 habitants en majorité chrétiens), station du chemin de fer de Beyrouth à Damas, est la principale ville du Liban ; elle s'étend au pied du Sannin, dans la vallée du Nahr Bardani, près de son débouché dans la vallée de la Beka ; on y fait le commerce de vins, et on y fabrique des étoffes de laine ; la plaine de la Beka fournit des céréales. Rayak est un village où le chemin de fer de Rayak à Homs s'embranchement sur la ligne de Beyrouth à Damas. Saïda (Sidon), petit port de cabotage, est la plus ancienne des villes phéniciennes.

Beyrouth (150.000 habitants dont 44.000 mahométans, 40.000 grecs orthodoxes, 30.000 maronites) est située au sud de la baie de St-Georges ; la ville ancienne a des rues étroites et tortueuses ; les quartiers neufs tendent sans cesse à s'élargir. Beyrouth, centre intellectuel de la Syrie, possède un grand nombre d'établissements religieux et d'hôpitaux, 67 écoles chrétiennes et une Université à laquelle est rattachée une Faculté de Médecine dirigée par les Jésuites et subventionnée par le gouvernement français. Le port, construit et exploité par une société française, a 20 hectares de superficie et peut recevoir facilement 12 grands vapeurs. Le mouvement commercial très actif du port de Beyrouth doit un sérieux essor aux voies ferrées qui l'ont mis en communication avec Damas, Homs, Alep et le Hauran.

La prestigieuse influence dont la France jouit à Beyrouth et dans le Liban a survécu au régime d'oppression turque, sans avoir été amoindrie par des prétentions rivales. A la suite de l'intervention française instamment demandée par les Libanais pour rétablir l'ordre et mettre fin aux agissements de quelques personnalités disposant indûment du pouvoir, le colonel de Piépape est nommé (11 octobre), d'accord avec les Anglais, gouverneur de Beyrouth et entreprend aussitôt la réorganisation et la pacification du pays libanais.

Le 9 octobre, les Anglais entrent à Balbeck (5.000 habitants) l'ancienne Héliopolis, station du chemin de fer de Rayak à Homs et centre agricole. Ce bourg est situé au pied de l'Anti-Liban ; il possède des écoles françaises et anglaises ; ses monuments bien connus, aujourd'hui en ruines encore imposantes, comptent parmi les plus grandioses de l'art gréco-romain. 500 soldats turcs s'y sont rendus aux habitants.

Le 12, la Division navale française se porte sur El-Mina, où nos marins débarquent ; le 13, les troupes britanniques occupent Tripoli. L'embouchure du Nahr-Abou-Ali où est située El-Mina sert de port à cette ville qui en est distante de trois kilomètres et dont le commerce assez actif embrasse à la fois les produits de la région syrienne et ceux que les caravanes y apportent. Le même soir, des destroyers et des chalutiers français participent à des opérations contre Tripoli et Latakia. Cette dernière ville (22.000 habitants) ancienne Laodicée, sur la côte des Ansarié, a un port assez médiocre ; les grands vapeurs mouillent au large. A partir du 25, les bâtiments français organisent un service de secours de toute nature pour les populations du littoral.

Le nombre sans cesse croissant des prisonniers faits par les troupes britanniques (il s'élève maintenant à plus de 75.000, non compris ceux qui ont été faits par les Arabes) et leur épuisement physique et moral, rendaient de jour en jour plus manifeste l'impuissance de

l'armée turque à surmonter la défaite. L'aide directe que les Austro-allemands apportaient à cette armée était de moins en moins efficace. Les efforts tenaces et souvent outranciers des officiers allemands pour plier le soldat turc à la discipline prussienne n'aboutissaient pas, en effet, aux résultats qu'ils en attendaient pour sa formation militaire ; en outre, ils excitaient son mécontentement qui allait parfois jusqu'à la révolte. La discipline ne souffrait pas moins de l'état d'esprit que faisaient naître chez l'officier turc les façons arrogantes et les avis impérieux de ses instructeurs.

IX

Les Turcs demandent un armistice. Entrée à Alep. Fin de la domination ottomane en Syrie.

En présence de cette lamentable situation, le gouvernement ottoman s'était associé (5 octobre) à la démarche faite par l'Allemagne, d'accord avec ses alliés, auprès du président des Etats-Unis pour obtenir de l'Entente l'ouverture de négociations de paix et un armistice.

Le 14 octobre, la Turquie aux abois demande pour son propre compte la conclusion d'un armistice. Celui-ci, accordé le 30 octobre, entre en vigueur le 31.

Les hostilités se sont poursuivies jusqu'à cette dernière date. Le 15 octobre, la ville de Homs est occupée. Le 20, les troupes françaises, à leur entrée à Beyrouth sont l'objet de chaleureuses démonstrations de sympathie. Le 26 a lieu la prise de possession d'Alep.

Homs a une population de 70.000 habitants dont 25.000 chrétiens. La ville, située près de Nahr-el-Asi (ancien Oronte) et reliée à Tripoli par une voie ferrée, possède des tissages de soie ; les Bédouins y expédient des céréales et des moutons. Alep (150.000 habitants) comprend une vieille ville enfermée dans des remparts en ruines et des quartiers neufs ; elle est à la fois un grand centre industriel, un important marché de céréales et un rendez-vous de caravanes. L'occupation d'Alep couronnait la vigoureuse campagne du général Allenby. Aucun effort n'avait paru trop grand à l'Angleterre pour obtenir une victoire complète et décisive. La supériorité numérique en combattants de l'armée britannique sur l'armée turque était écrasante ; de plus, des moyens matériels de toute sorte avaient été accumulés dans d'énormes proportions.

L'armistice qui avait suivi de près la prise d'Alep consommait l'écroulement de la puissance militaire des Turcs ; c'en était fait de leur domination quatre fois séculaire sur la Syrie. Les innombrables victimes de leurs odieuses persécutions étaient vengées.

En portant leur offensive, à la suggestion de l'état-major allemand, sur le canal de Suez à travers le désert du Sinaï, les Turcs avaient provoqué celle des Anglais sur le même objectif ; ainsi étaient-ils allés imprudemment au-devant de la diversion qui entraînait dans les desseins de leurs adversaires, et grâce à laquelle ils espéraient contraindre les alliés à dégarnir le front occidental. C'était justice que l'échec complet de cette diversion châtiât à la fois ceux qui s'en étaient faits les dociles instruments et ceux qui l'avait inspirée : à peine la Turquie venait-elle de signer sa déchéance que l'Allemagne capitulait.

FIN

TABLE DES MATIERES

Préface.	3
Le désert du Sinaï ; les Turcs projettent de le traverser.	4
L'offensive turque est brisée sur le canal de Suez.	4
La marche sur Jérusalem.	5
L'entrée à Jérusalem.	6
Défaite des Turcs à la bataille de Rafat.	8
Rôle du contingent français.	9
Du lac de Tibériade à Damas.	11
L'occupation de Beyrouth, de Zahle dans le Liban et de Tripoli. Situation désespérée de l'armée turque.	12
Les Turcs demandent un armistice. Entrée à Alep.	
Fin de la domination ottomane en Syrie.	14
